

Lucille, ma petite éclairieuse...

Laurence Devaux, Orthophoniste et Facilitatrice
mère de L., 3 ans 9 mois
et de R., 1 an

« Et l'enfant grandit. Il grandit comme grandissent les enfants : comme un arbre plongeant les racines de ses bras dans la terre maternelle, puisant sa nourriture dans les sous-bois d'une parole multipliant les attaches, élevant les branches de ses pensées dans la lumière du dehors. L'enfance est ce qui nourrit la vie. »

Christian Bobin

Orthophoniste depuis quinze ans, j'ai découvert en 1995 la Communication Facilitée que je pratique maintenant à mon cabinet auprès de patients autistes ou souffrant d'autres troubles graves de la communication.

Je souhaiterais aujourd'hui évoquer un de ses aspects plus nouveaux et suscitant encore de nombreuses interrogations : l'impact thérapeutique de la psychophanie, tel que j'ai pu l'observer chez ma fille maintenant âgée de trois ans 9 mois...

En Avril 1997, lors de sa première séance, L. a 18 mois. C'est une petite fille très vive et très sensible ; nous vivons toutes les deux très douloureusement les séparations. Le matin, lorsque je pars travailler, elle hurle, se roule par terre. Au cours de la journée, la dame qui la garde me rapporte même qu'elle se fait quelquefois vomir en entendant le bruit d'une voiture qu'elle réalise ensuite ne pas être la mienne, tant sa déception est grande et la douleur de mon absence de ce fait réactivée.

De plus, Lucille refuse tout contact avec son père en ma présence, elle crie et se débat dès qu'il s'approche d'elle si je suis dans la maison.

Je souffre moi-même beaucoup de cette situation qui compromet dangereusement notre équilibre familial.

Faisant à cette période-là mes premiers pas en C.F., je demande donc à Anne-Marguerite Vexiau si elle veut bien essayer de faire taper ma fille.

Nous voilà donc prêts à tenter l'aventure...

Ce lundi d'avril donc, Lucille s'installe et d'emblée elle tape : « *pile je dis tout face je dis rien* »

Cette phrase m'attendrit et me rassure à la fois, ma petite « dame provocation » telle que je l'ai moi-même plus tard nommée en CF, garde son libre arbitre.

Puis au cours de la séance, peu à peu, elle s'agite, elle bouge, pleure, se débat, veut retirer sa main tout en tapant : « *je suis très d'accord pour dire vous devez m'obliger à dire tout* », et à plusieurs reprises : *je suis un cas* », sans que nous comprenions vraiment ce qu'elle entendait par là.

Et soudain, étrangement, en un éclair, toute sa tension retombe, elle se détend et se tourne vers moi ; simultanément, elle tape : « *je suis vite moins cas depuis maintenant* ».

Très calme, elle s'endormira sur le chemin du retour...

Le lendemain matin, alors que nous sommes toutes les deux dans la cuisine, elle entend son père se lever et court l'embrasser.

Que s'est-il passé ?

Rien de vraiment explicite n'a été exprimé dans son texte et pourtant son changement de comportement a été manifeste et immédiat.

Peu à peu, sa relation avec son père s'est détendue, ils se sont rapprochés et ont commencé à beaucoup plus communiquer.

La deuxième séance en Janvier 1998, m'a semblé plus claire dans l'expression des idées. Cette fois, Lucille a volontiers tendu sa main et tapé longuement.

« grave de ne plus boire de café kilos en trop pour maman ».

Je suis enceinte de quelques semaines et le dégoût du café est chez moi un des premiers signes de grossesse... Elle exprime alors en des termes très clairs l'amour oedipien qu'elle voue à son papa...

Le plus touchant pour nous ses parents a été son message de reconnaissance de double appartenance à ses deux cultures d'origine « *je vis au milieu* ».

J'ai eu encore une fois l'impression très nette que le fait de s'être exprimée ainsi l'a rendue plus solide et plus stable dans son être de petite fille.

Il s'est donc agi au cours de ces séances, de chercher plus profondément ce qui était sous-jacent à ces tensions négatives qui bloquaient sa communication avec l'extérieur.

Nous avons d'ailleurs été frappés à la suite de la deuxième séance, par l'évolution très rapide de son expression orale qui était alors assez peu développée. Très vite, elle s'est mise à élaborer des phrases et son vocabulaire s'est étendu, lui permettant de communiquer des sentiments subtils.

Il me semble important de souligner que la clarté du texte produit ne semble pas être déterminante quant à l'impact thérapeutique de ces séances. Il semble même que des zones plus profondes de la conscience resurgissent plutôt avec une formulation plus confuse et agrammaticale.

Le plus surprenant pour moi lors de ce travail a été un instant très fugitif et très intense pendant lequel ma fille m'a regardée, comme suspendue hors du temps et de l'espace, un regard illuminé de l'intérieur profond et léger à la fois. Cette importance du regard m'a presque toujours été relatée par les proches des personnes qui viennent taper à mon cabinet. Cet échange de regard est souvent à l'origine d'une nouvelle vision de la personne handicapée, d'une reprise de conscience de sa richesse intérieure, de son intelligence, de ses capacités de compréhension et d'analyse.

Cette expérience avec ma fille a contribué à ouvrir des perspectives plus larges dans ma pratique de facilitatrice. Elle m'a, je crois, rendue plus libre et plus confiante : je réalise à quel point la personne reste toujours libre de résister, d'exprimer seulement ce qu'elle souhaite.

Le changement de comportement observé, effectivement très rapide chez une enfant de 18 mois, peut laisser supposer que de telles métamorphoses intérieures peuvent également survenir chez nos autres patients.

L'expérience auprès de jeunes enfants peut donc, me semble-t-il nous ouvrir un champ précieux d'observation qui nous permettra certainement de faire progresser la connaissance de cette pratique humaine tellement riche de perspectives et d'enseignement.

Laurence Devaux